



Au moment où j'écris ces lignes la neige tombe. Comme j'aime à voir la neige tomber ! Comme j'aime à suivre dans l'air ces flocons légers qui tourbillonnent un instant dans l'atmosphère, pour se reposer ensuite sur la terre et recouvrir la campagne d'un manteau d'une blancheur immaculée ! Jetez les yeux au loin, vous n'apercevez qu'une plaine sans fin recouverte d'une immense nappe blanche, vous ne vous lassez d'admirer cette montagne dont les flancs sont blancs comme la robe de la jeune mariée.

On dirait qu'une grande fête se prépare, que la terre entière va assister à un de ces heureux moments, où nos cœurs, s'élevant sur les ailes agiles de l'imagination, aperçoivent un pays inconnu, où tout n'est que charme, que félicité et que bonheur.

Assis dans un fauteuil, un bon feu pétillant dans l'âtre, de ma fenêtre, j'admire le beau spectacle que me présente la nature.

La neige cesse de tomber. Bientôt, le ciel gris de nuages prend une teinte plus agréable, son bleu azuré est visible en bien des points, et, en d'autres endroits, comme d'immenses taches, des nuages gris et noirs le cachent à mes yeux. Puis, par une éclaircie, apparaît l'astre du jour, ses rayons arrivent dans mon salon, d'autres frappent de leur lumière la neige de la montagne, je vois celle-ci s'illuminer de mille feux ; les couleurs de l'arc-en-ciel se reflètent sur ses flancs naguère arides et désolés. On dirait des diamants et des rubis qu'un fantôme invisible ferait jouer à la lumière sous mes regards éblouis.

Le soleil se cache derrière un nuage, tout disparaît, tout s'éteint, je n'aperçois plus que la campagne déserte et blanche. Alors un soupire de regret s'échappe de ma poitrine. Telle la vie du pauvre déshérité, me suis-je dit, est sujette aux changements de fortune et aux désillusions.

Un moineau, transi de froid, ayant faim sans doute, vient se poser sur le bord de ma fenêtre ; de son bec il frappe de petits coups contre le carreau, me demandant sa place auprès du foyer où il devine qu'il sera bien. J'ouvre ma fenêtre, le petit passereau entre. Près du foyer, il reprend la vie avec un peu de chaleur. Quelques miettes de pain que je place à côté de lui sont avalées glougloument ; de temps en temps, il relève la tête, fait entendre de petits cris, comme pour me remercier et me dire qu'il est heureux auprès de moi. Il ne tarde pas à devenir tout à fait familier, il se perche sur mon épaule, vient se poser sur mon bureau, sur mon cahier, va à la fenêtre et, lorsque je lui ouvre la croisée, il prend son élan, et, rapide comme la flèche lancée par une main habile, disparaît au loin.

Il va sans doute raconter son bonheur à ses semblables. Quant à moi, sa venue m'a fait prendre un autre cours d'idées. J'étais heureux, j'étais sous le charme et dans l'admiration de la nature ; voilà que la venue du petit oiseau me fait penser à ces malheureux qui, sans asile, sans pain, voient suspendre leurs travaux par la neige qui tombe.

Il est bon, me disais-je, de voir la neige tomber quand dans votre salon brille un bon feu pour réchauffer vos membres engourdis ; mais combien de malheureux ont froid et ne peuvent se réchauffer auprès de leur foyer éteint !

Il est beau de voir la neige tomber lorsqu'on sait que dans le garde-manger on trouvera des provisions qui flatteront votre goût et soutiendront votre courage et votre espoir, en attendant le retour du beau temps. Mais, combien d'infortunés qui n'auront pas le plus petit morceau de pain et qui, honteux de leur misère, n'oseront même pas faire connaître leur état précaire, et attendront la

mort. La mort lente et terrible occasionnée par la faim et le froid.

On aime à contempler la terre couverte de neige lorsque des habits fourrés, de bons lits et de moelleux édredons vous couvrent et vous garantissent ; mais, combien d'hommes ne jouissent pas de ces précieux avantages !

Riches, pensez à ceux qui souffrent ! Pensez à ceux qui, quoique étant vos frères, n'ont pas été favorisés par la fortune comme vous l'avez été. Que vos mains, largement ouvertes, répandent autour de vous de nombreuses et abondantes aumônes, en même temps que de bonnes paroles d'encouragement et de commisération. Donnez, donnez toujours, donnez beaucoup.

Songez que vous êtes les dépositaires de cette fortune que vous tenez entre vos mains, et que vous êtes tenus d'en faire profiter, dans la mesure du possible, tous vos frères indigents.

Tenez surtout à découvrir les misères inconnues. Les infortunés qui, n'osant tendre la main, souffrent cruelement dans leur triste taudis.

Dernièrement, les journaux de Paris citaient une famille de cinq personnes qui, n'ayant point de quoi résister au froid et à la faim, sont mortes de misère et d'inanition.

Un ménage de braves gens qui meurent ainsi, ignorés de leurs frères, cela est terrible à dire et à raconter. Pendant que les autres étaient dans la joie, les pauvres gens versaient, hélas ! des pleurs d'impuissance et des plaintes s'échappaient de leurs poitrines. Pendant que vous, chers lecteurs, vous étiez heureux de voir vos enfants jouer et rire, cette mère et ce père assistaient aux gémissements et à la mort de leurs bien aimés enfants.

Epargnons à tous ceux qui nous entourent de pareils chagrins. Epargnons, lorsque nous le pouvons, aux pères et aux mères le triste spectacle de la mort de leurs enfants. Notre devoir est là, notre conscience nous le dit bien ; au nom de la charité qui doit animer tout cœur humain, je vous implore pour les pauvres et je sais que ma prière sera entendue de vous tous.

Gaul Calmer.

Armissan, France, février 1893.

UN PARI



N'en était aux cigares, et tandis qu'à travers les tentures mélodiques les clavecins de la marquise, bagatelles de musique échouées du passé dans ce blanc château de Gascogne, les invités, un peu las, s'allongeaient dans les vieilles causeuses, ou bien s'adossaient aux colonnes de la terrasse italienne, enchevêtrée de glycines, d'où le regard s'épandait charmé, à fond de vue, dans le clair abîme d'un horizon de septembre, lointain de dix lieues, et si paisible en sa douceur qu'on l'eût cru semé de violettes...

— Eh bien ! général, cria tout à coup quelqu'un, contez-nous donc une histoire.

Du creux d'un fauteuil, émergeant d'une espèce de houppe, une vieille tête pâle se mit à rire.

Général de Bressols ; mesure de chair, lézardée, hachée, toute craintive au moindre souffle. La marquise lui présentait un chauffe-pieds et Mlle de Gréze, une jolie blonde aux yeux d'héliotrope, traînait ses doigts sur les havanes.

— En voulez-vous, voyons, en voulez-vous un ?...

L'homme qui parlait au général s'était campé devant la cheminée, la main gauche derrière le cou, les pieds en écart, l'autre main dressée, avec le cigare en l'air, une pose étourdie et grossière qui puait le baron gentilhomme et l'homme de campagne invité seulement pour son coup de feu. L'ironique sourire du général flotta un moment sur cet absurde personnage :

— Mes histoires ? alors, monsieur, lisez l'histoire.

— Je voudrais être à votre place ! continua le rustre qui, comme tous les sots, n'écoutait que sa

bêtise et ne répondait qu'à lui-même. Quelle existence royale que celle que vous menez dans la retraite ! Vous avez de magnifiques revenus, cueillis dans les villes de l'Europe que vous avez traversées ; on vous doit tous les honneurs ; vous faites ce que vous voulez des ministres ; les gouvernements, quels qu'ils soient, vous comblent. Lorsque vous mettez vos uniformes, un enfant pourrait à peine porter vos croix. Une belle destinée, je le répète, et je passerais volontiers le change....

Il se mit à rire lourdement.

— Votre situation pour la mienne, général !

Il se fit un petit choc parmi les invités. To t le monde attendit un mot, un regard, une espèce de leçon cruelle et polie, où se révélait si souvent l'esprit mystificateur de M. de Bressols, un des plus fins diplomates de l'Empire ; mais le général leva les yeux, regarda une seconde fois celui qui parlait, et répondit d'une voix nette, glacée :

— Je prends, Monsieur, mais j'accompagne ma décision d'un pari.

— Lequel ? demanda le baron.

— Seulement celui-ci : Je vous cède mes quatre-vingt-dix mille livres de rente, mes trois hôtels du boulevard Pereire, mes deux châteaux de province, et toutes mes croix et brevets, si vous accomplissez sur l'heure, et sous nos yeux, la cent millième partie de ce que j'ai fait, moi, pour gagner tout cela... Est-ce tenu ?

— Vous plaisantez ?

— Je ne plaisante pas.

Le baron, d'un air indécis, tourna vers les invités ses gros yeux d'animal inquiet, mais il rencontra le regard de la marquise, légèrement moqueur. Comme il y avait beaucoup de femmes, il se mit à rire encore, et se secoua comme geai :

— Voilà qui est dit ? Que me faut-il faire ?

A ces mots, la ruine impériale frissonna :

— Qu'on me porte au jardin, que tous ces messieurs prennent leurs fusils et des balles.

Les domestiques placèrent le général dans une chaise roulante, et, lui en tête, les gens armés descendirent pleins de stupeur.

Le général se fit conduire au coin d'une avenue de tilleuls, très longue au bout de laquelle on voyait luire les lances de la porte d'entrée :

— Combien de mètres d'ici à la grille ?

— Pas tout à fait cent, dit quelqu'un.

Il faisait une belle journée, toute palpitante. Un coup de soleil éclairait la soie des femmes et dansait sur leurs ombrelles renversées. L'avenue filait à la grille, étroite comme un ruban, et, ça et là, d'un vol de caprice et de rêve, de larges papillons au vol mou planaient dans son silence.

— Combien de fusils ? demanda le général,

— Ils sont quinze, dit la marquise.

— Placez-vous sur deux rangs, face à la porte. — Et quant à vous, Monsieur, lorsque vous aurez fait cent pas, vous vous arrêterez.

Le baron essaya de rire :

— Général....

— Allons ! vous ne savez pas ce que nous allons faire. Marchez, Monsieur !

Pendant que le baron comptait ses pas, les quinze hommes se rangèrent sur deux rangs.

— Chargez vos fusils ! ordonna M. de Bressols.

Il y eut un crépitement de gâchettes et le silence retomba.

Au bout de l'avenue, le baron s'arrêtait.

— Bien, murmura le général. Maintenant, dit-il au domestique, conduis-moi derrière ces messieurs.

Et lorsqu'il y fut, sa voix s'éleva tout à coup menaçante, remplit le jardin de son éclat d'orage. Les femmes s'étaient reculées, prises de peur. Le corps du vieillard tremblait comme une baraque, et il sortait de là une voix de poudrière, cette belle voix de bataille qui narguait jadis les canons de Lutze :

— Monsieur le baron, voici l'heure de tenir votre promesse. A mon commandement, ces quinze fusils feront feu sur vous, une seule fois. Les balles vous rateront, — et mes hôtels, mes châteaux et mes croix vous appartiennent. Réfléchissez ; vous avez trois secondes !

Les femmes se mirent à crier ! Le baron se glissa dans les arbres et disparut comme un lapereau, trouvant sans doute la plaisanterie lugubre. Et pendant que les chasseurs baissaient leurs fusils